

Les gens qu'il faut connaître pour en dire du bien ou du mal

Un Savant Moine Aviculteur

Par ARMAND LETOURNEAU, Directeur du "Journal d'agriculture" (Spécial au "Bulletin de la Ferme")

Le touriste à qui l'on a vanté le charme étrange et mystérieusement enveloppant d'une visite à la Trappe d'Oka, doit passer par St-Joseph-du-Lac, s'il veut jouir pleinement de la féerie de cette prestigieuse campagne. A cela, deux raisons. S'il prend par le chemin qui, de St-Eustache, longe le lac, il se prive d'abord de passer par St-Joseph-du-Lac. C'est un coquet village enchâssé dans la verdure d'un flanc de coteau. On y arrive par une route étagée de plantureux vergers, gloire de ce terroir. Par les soirs sans lune, on devine dans le lointain les feux de Montréal. Puis, en venant par le chemin du lac, le touriste se prive surtout de l'inoubliable spectacle que forment la Trappe et ses vastes dépendances brusquement entrevues au sommet de la côte du chemin venant de St-Benoit. Un harmonieux ensemble s'offre tout à coup à vos regards. Ce monastère qui évoque dans l'esprit les plus hauts combats spirituels, les plus sublimes renoncements, dont le nom seul sonne le glas de toute jouissance terrestre, il est là devant vous posé au sein d'un des plus beaux paysages qui soient. Une tradition bénédictine, dit-on, veut que les abbayes de cet Ordre soient édifiées dans des solitudes à la fois gracieuses et grandioses. Paul Bourget écrit dans *Le Disciple* ce qui suit: "Presque tous les cloîtres ne sont-ils pas bâtis dans des endroits qui permettent d'embrasser par le regard une grande quantité d'espace? Peut-être ces vues démesurées et confuses favorisent-elles les concentrations de la pensée que distrairait un détail trop voisin, trop circonstancié? Peut-être les solitaires trouvent-ils une volupté de contraste entre leur inaction songeresse et l'ampleur du champ où se développe l'activité des autres hommes?" Cette dernière partie de la citation s'applique mal aux solitaires de La Trappe, car l'inaction songeuse n'est pas précisément leur fait, mais il n'y a pas de doute qu'un souci d'esthétique de ce genre a présidé à l'édification de Notre-Dame-du-Lac. Non que du monastère lui-même la vue se promène sur de vastes horizons, mais on n'a que quelques pas à faire pour que les yeux s'enchantent des aspects variés de la plus adorable nature qui soit.

Du sommet de la côte, ce merveilleux décor s'offre donc brusquement à votre admiration. Au fond, il y a les eaux bleues du Lac des Deux-Montagnes. De chaque côté du monastère, s'élèvent des collines amies, boisées d'érables ou de pommiers. Une majestueuse haie de peupliers de la Caroline forme un rideau protecteur. Un clocher se lance vers le ciel, extatique. Arrêtez votre auto. Nourrissez-vous les yeux de ces lignes pures. Plus près de vous, à droite, se trouve la ferme de M. Joannette, où j'aimais tant aller faire l'école buissonnière et parler de "l'ancien temps". Aller herboriser dans les champs circonvoisins n'était pas désagréable. Même entrevus de loin, de blonds minois corrigeaient avec bonheur l'aridité de certains cours. Un mille plus au nord, à droite et donnant sur la même route, se trouvait autrefois un cultivateur riche d'une belle ferme et de deux jeunes filles, plus belles encore. Ces dernières ont fait rêver maint étudiant de ma génération. Voisin de cette ferme, se trouve une petite pièce de terre connue sous le nom de clos de luzerne. Les champs, comme les individus, ont leur histoire. Ils connaissent des époques de grandeur et des époques de décadence. Sur une terre, chaque clos a sa vie propre, marquée de phases de prospérité ou d'abandon. Dans telle pièce s'est produit tel événement; tel épisode de l'histoire domestique a eu pour théâtre telle pièce de terre. Je vous demanderai un jour la permission de me faire l'historien du clos de luzerne que je viens de vous signaler le long de la route. Nous feuilleterons ensemble, si ça ne vous ennuie pas trop, les pages de son histoire. Il y en a de glorieuses. En effet, c'est dans ce petit champ qu'ont été faits les premiers essais de drainage souterrain dans toute la région. C'est ensuite sur sa fertile surface sans planches que furent moissonnées les premières récoltes de luzerne dans la région. Vous voyez, c'est un champ qui est en mesure de faire son *faroud*. Il a connu aussi des heures moins glorieuses. Je vous conterai tout cela un de ces jours.

De l'autre côté de la route venant du Petit St-Joseph, il y a le Coq Rond. J'ai glané, dans le temps, quelques curieuses légendes nées de ce terroir au nom cocasse. La Baie, le Coq Rond, cela nous paraissait des domaines mystérieux. M. Fleury nous donnera bien un petit coin de page pour se conter à l'oreille, un de ces jours, de singuliers récits qui amuseront ou feront dresser les cheveux sur la tête. La Baie des Trappistes a été le théâtre de plus d'une "peur". Je n'insinue que cela, en passant.

A l'angle de la route venant de St-Benoit se trouve la fromagerie où se barrant, se triture, se malaxe, se pétrit, (et se décompose, ajoutent ses ennemis) le célèbre fromage d'Oka. La sagesse veut qu'on ne dise jamais: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. A Oka, on ne doit jamais dire: Fromagerie, je ne mangerai pas de ton fromage. Je suis un des insensés qui a proféré ce blasphème pendant quatre ans à Oka. On nous en servait deux fois par jour, à l'année. Prévenu par son odeur—que je trouve aujourd'hui délicieuse—je le dédaignais, je l'accablais d'épithètes empruntées principalement à la science de la fertilisation des sols. Il s'en vengea bien. Depuis douze ans, je l'achète à prix d'or chez mon épicier. Cela prouve que le palais est susceptible de s'éduquer, de s'affiner.

En suivant l'allée des peupliers hautains et magnifiques, on arrive aux poulaillers de La Trappe, but de notre voyage. C'est le royaume de notre ami le Frère Wilfrid, la plus curieuse figure du monde avicole. Il règne—avec le concours de quelques coqs—sur un peuple de deux milles poules. Coqs, coquelets, cochets, poules, poussins, poullets, poulettes, canes, canards, canetons, oies, jars, toute cette population caquetante, piaillante, gloussante, couin-couinante est sous sa juridiction.

Qui est ce Frère Wilfrid?

C'est, en bref, un artiste, dans son genre, doublé d'un excellent homme d'affaires.

Elevée à un certain degré, toute science devient un art. L'aviculture est l'art d'élever les volailles. Art mineur, si l'on veut, dans la hiérarchie agronomique, parce d'autres productions l'emportent en ampleur ou en utilité immédiate, mais tout de même art extrêmement important, appelé à de fructueux développements et digne d'un grand intérêt. Parce qu'il se joue dans les lois et les règles de la science avicole, parce qu'il y excelle au point d'en pénétrer les arcanes—il l'a prouvé en créant une race nouvelle—le Frère Wilfrid est en quelque sorte un artiste dans sa profession.

C'est aussi un excellent homme d'affaires, parce que les basses-cours de La Trappe sont des modèles du genre en Amérique et que leur rendement, à tous les points de vue, est hautement rémunérateur. Les Trappistes serrent de très près la réalité dans toutes les branches de leur exploitation. C'est ce qui donne à leur enseignement ce caractère si pratique. Le Frère Wilfrid est un peu là pour rendre productive, payante et intéressante, une industrie que d'aucuns tiennent pour négligeable.

Il est entré au monastère des Trappistes en 1898, à l'âge de 21 ans. A cette époque, l'élevage des volailles sur les fermes était considéré comme un mal nécessaire. Il fallait des œufs de temps en temps et, dans les grandes circonstances, on tordait le cou d'un coq ou d'une poule pour faire les frais du festin. Les volailles étaient logées dans les étables et les écuries. Elles avaient recours à des perchoirs vivants: le dos des vaches; c'était original, mais aussi malpropre que possible. Deux nourritures étaient connues: l'avoine et le blé d'Inde, mais on semblait croire que le jeûne était salutaire pour les poules et l'on servait chichement. S'occuper des volailles paraissait besoin indigne d'un homme. Bon pour la femme, ça! A noter que cette sottise opinion est encore partagée par bien des cultivateurs de nos jours.

En 1903, le Père Abbé d'alors confiait la direction du poulailler au Frère Wilfrid. Ce n'est pas qu'on tenait l'aviculture pour une entreprise bien payante, au contraire, mais comme il fallait donner un enseignement aux élèves qui fréquentaient l'Institut, on se décida à garder des poules. Le Frère Wilfrid n'y apportait d'autre capital que son amour de ce nouveau métier. Ses premières leçons lui furent données par ce bon M. Paiement, mieux connu sous le nom de "vieux Rémi". J'ai sa photographie devant moi. Dommage qu'on ne puisse la reproduire ici. Elle rappellerait bien des souvenirs à tous ceux qui depuis 25 ans ont passé par les poulaillers de La Trappe.

Les premiers travaux de l'élève Wilfrid—de 1904 à 1908—ont porté sur l'introduction et l'étude des races pures. Voici quelques-unes des races étudiées: la Plymouth Rock grise, Blanche et Jaune, la Leghorn Blanche et Brune, l'Orpington, la Rhode Island Rouge à crête simple et double, la Wyandotte Blanche et Argentée, la Minorque, la Brahma, la G. Bantam Seabright, la Rose Comb Bantam, la Silkies. On sursaute instinctivement devant un aussi grand nombre de races, quand on sait qu'aujourd'hui on n'en exploite pratiquement que deux: la Chantecler et la Leghorn. Alors pourquoi tout ce fourmillement de volailles aux noms exotiques? Tout simplement dans un but d'études. Il s'agissait de comparer, d'adapter, de faire la part du bon et du mauvais.

Guidé par un vif amour de son métier, le Frère Wilfrid fit rapidement progresser la basse-cour des Pères. De 1908 à 1912, il améliora les constructions et en fit édifier de nouvelles.

Les studieuses comparaisons du mérite respectif des races qu'il avait en observation l'amènèrent à se demander s'il ne pourrait pas, à force d'ingénieux travail et de persévérance, réunir dans un seul type les qualités spéciales à d'autres types. C'était, en germe, l'idée créatrice de la race Chantecler. Elle remonte aux expériences faites de 1904 à 1908 sur les races nommées plus haut, mais le premier pas expérimental dans la voie de la fixation d'une race individuelle a été fait en 1908, dans des conditions que nous exposerons au cours d'une autre causerie, car il n'y a pas que le temps qui fuit, il y a aussi l'espace et on arrive au bas de la page sans s'en apercevoir, et surtout sans se demander si le lecteur aura le courage de nous prêter sa bienveillante attention la semaine prochaine. C'est la grâce que je me souhaite.